

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1458

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Femmes dans la ville : une légitimité à conquérir

Nombreuses sont les chercheuses qui, parallèlement aux mouvements féministes, ont dénoncé la dichotomie trop souvent rigide entre les notions de privé et public. Elles ont surtout mis en évidence en quoi ces deux notions sont sexuées. Schématiquement, les femmes sont généralement associées à l'espace privé et les hommes à l'espace public. De nos jours, cette assimilation n'est cependant plus aussi évidente, parce que les femmes ne sont plus confinées dans la maison. Elles auraient conquis l'espace public. On en veut pour preuve le fait qu'elles ont un taux d'activité presque aussi élevé que les hommes et qu'elles sont même plus diplômées. Toutefois, force est de constater que cet espace reste fortement sexué. L'exemple de la ville est probant.

MARYLÈNE LIEBER*

Aujourd'hui, comme hier, l'espace urbain reste relativement hostile aux femmes. On constate même certaines constantes frappantes. Plusieurs recherches indiquent qu'autrefois, la rue n'était pas un lieu où une femme convenable devait s'aventurer. L'historienne française Michelle Perrot, dans son article «Le genre de la ville»¹, affirme que si la ville du XIX^e siècle est considérée comme dangereuse pour tous, cette vision largement morale l'est encore plus pour les femmes «dont elle menace la vertu». Le livre de Jacqueline Coutras² corrobore ces propos. En étudiant les préceptes des livres de jeunes filles de bonnes familles du début du siècle passé, elle nous apprend qu'à la même époque, les femmes se devaient de marcher droit à leur but dans la rue, de ne pas s'arrêter et de ne pas se faire remarquer. Mais tout cela, c'était naguère, se dit-on, les choses ont changé aujourd'hui ! Pourtant, plusieurs éléments contemporains nous incitent à penser le contraire.

«Précautions élémentaires»

En 2000, une fiche intitulée «Conseils de sécurité aux femmes», émanant de la Direction centrale de la sécurité publique française, recommande aux femmes la plus grande prudence lorsqu'elles se promènent dans la rue. Elle les incite à prendre «des précautions élémentaires», telles que de marcher «toujours d'un pas énergique et assuré», de ne pas donner «l'impression d'avoir peur». Si ces conseils ont pour but évident de les prévenir de certains dangers qu'elles courent, ils mettent surtout en évidence qu'une femme seule ne devrait toujours pas flâner sur la



EMILIA KARAMATA

voie publique ou s'afficher trop ostensiblement, au risque de se faire agresser.

Une étude édifiante

L'Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (lire page 14) confirme cet état de fait. Cette première enquête quantitative française sur les violences sexistes, dont les résultats viennent de paraître, révèle qu'une femme interrogée sur cinq a subi au moins une violence dans l'espace public en 1999. Par violence, les chercheuses considèrent les faits allant de l'insulte à l'agression sexuelle, en passant par l'exhibitionnisme et les brutalités physiques. Leur nombre est important et certainement sous-estimé puisque tous les prétendus compliments et interpellations diverses dont les femmes sont l'objet n'ont pas été comptabilisés. Pourtant, ils témoignent, eux aussi, de la dimension sexuée de l'espace et rappellent aux femmes qu'elles ne sont toujours pas totalement légitimes dans les lieux collectifs.

La mobilité plus importante des femmes seules, constatée notamment en raison de la transformation de leur activité professionnelle, n'a visiblement pas entraîné la disparition des propos et attitudes sexistes à leur égard. Malheureusement, ce problème n'est ni discuté dans la sphère publique, ni remis en question : c'est aux femmes de faire attention. Elles veulent leur autonomie, à elles d'en assumer les conséquences ! Pourtant, au lieu de laisser chaque femme répondre individuellement à ce phénomène, il serait grand temps de le considérer comme un problème social. »

*L'auteure est doctorante au laboratoire Printemps à l'Université de Versailles-Saint-Quentin.

¹ Perrot, Michelle, «Le genre de la ville» in Perrot, Michelle, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Ed. Flammarion, Paris, 1998, p. 281-295.

² Coutras, Jacqueline, *Crise urbaine et espaces sexués*, Ed. Armand Colin/Masson, 1996.

Première enquête nationale française
sur les violences faites aux femmes

Agressions dans la ville: des chiffres et des noms

En France, la première enquête réalisée à l'échelle nationale sur les violences exercées à l'encontre des femmes recense 20% de femmes victimes d'agressions dans l'espace public. Celles-ci vont de l'insulte aux blessures et aux viols. Ces violences sont effectuées par des auteurs en très grande majorité masculins. Dans plus d'un tiers des cas d'agressions physiques, l'agresseur est connu de la victime.

MARTA ROCA

«Pour compter les violences, il faut les dire, et pour les dire, il faut les nommer.» Tel était l'objectif initial de l'équipe interdisciplinaire qui a réalisé l'Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (Enveff)¹. Cette étude est la première enquête statistique effectuée en France sur ce sujet. Elle porte sur l'ensemble des violences envers les femmes adultes (20-59 ans) exercées au cours des douze derniers mois, et prend en compte toutes les sphères de la vie sociale : le travail, le couple et la ville. Selon les résultats de l'enquête, une femme sur cinq a subi au moins une violence dans l'espace public au cours de l'année précédant l'étude. L'espace public comprend les lieux publics tels que la rue, les centres commerciaux, les clubs de sport, les restaurants, les boîtes de nuit, les parcs, les transports privés et en communs, etc.

Quoi ?

De quel type d'agressions parle-t-on ? Ce sont le plus fréquemment des agressions orales, comme les insultes (13,2%), le fait que les femmes soient suivies lorsqu'elles se déplacent (5,2%), la rencontre avec un exhibitionniste (2,9%) ou le «pelotage» (1,9%). Les agressions physiques (vols avec violence, gifles, coups, attaques armées) touchent presque deux femmes sur cent. Les agressions sexuelles (attouchements, tentatives de viol, viols) concernent 0,1% des enquêtées.

Qui ?

Qui sont les agresseurs ? Les hommes représentent les trois quarts des acteurs de ces violences, et 99% des agresseurs lorsqu'il s'agit de violences à caractère sexuel. Des inconnus ? Moins souvent qu'on le pense, plus d'une femme sur trois qui subit une agression physique connaît l'auteur de cette violence. Pour les autres types d'agressions, la plupart du temps, les responsables de ces violences sont des inconnus.

Où et quand peut-on se faire agresser ? Les femmes qui se déplacent seules ont plus de risque de subir une agression mais, contrairement à ce qu'on peut s'imaginer, la majorité de ces violences ne se passent pas dans un cadre isolé et obscur, comme pourrait l'être une rue déserte la nuit. Elles ont lieu dans des circonstances banales. Il s'agit des espaces fréquentés au quotidien, par tout le monde, pendant la journée. La rue est l'espace public où la plupart des agressions ont lieu (38%). Ensuite, c'est dans les voitures et les transports en commun (18% et 17%), suivis des espaces communs d'immeuble, et des bars, pubs, discothèques que les femmes sont le plus souvent agressées.

Commentaire

Les femmes jeunes (moins de 25 ans) sont, de loin, les premières victimes dans l'espace public, quelles que soient leurs caractéristiques sociales. L'explication factuelle voudrait que «plus on sort, plus on risque de se faire agresser». Même si cela n'est pas faux, on doit se questionner sur ce qui explique les risques qu'encourent les femmes, au quotidien, lorsqu'elles vivent en ville. Et le silence qui les entoure, une volonté (inconsciente) d'assurer le statu quo ? Nommer, dire et compter les violences révèle qu'il y a encore aujourd'hui des stratégies d'intimidation qui sont le réflexe d'une domination masculine fondée, en grande partie, sur l'exclusion des femmes de l'espace public, au niveau social, politique, symbolique et physique. Ces agressions rappellent la norme sociale du confinement des femmes à leur domesticité. Une sorte de rappel à l'ordre masculin de la ville. La non-légitimité des femmes dans l'espace public est signifiée aux plus jeunes pour instaurer une vulnérabilité dans la réalité sociale. Il ne faut pas que les filles sortent trop, elles savent très bien à quels risques elles s'exposent !

¹L'Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (Enveff), a été commanditée par le Service des droits des femmes et le Secrétariat d'Etat aux droits des femmes. Il répond aux recommandations faites au gouvernement lors de la Conférence mondiale sur les femmes à Pékin (1995). Elle a été coordonnée par l'Institut de démographie de l'Université Paris I (Idup) et réalisée par une équipe pluridisciplinaire de chercheur-e-s appartenant au CNRS, à l'Ined, à l'Inserm et aux universités. «Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France», Population et sociétés, no 364, janvier 2001.

Proportion de femmes selon leur âge (en %) qui ont déclaré avoir subi des violences au cours des douze mois précédant l'enquête d'Enveff, publiée en 2001.

Types de violences dans l'espace public	20-24 ans (n=717)	25-34 ans (n=1934)	35-44 ans (n=2122)	45-59 ans (n=2197)	Ensemble (n=6970)
Insultes et menaces verbales	24,9	15,2	11,7	8,6	13,2
Agressions physiques	2,8	1,6	1,2	1,7	1,7
Etre suivie	12,4	5,8	4,0	2,8	5,2
Exhibitionnisme	8,9	3,3	1,7	1,2	2,9
Avances et agressions sexuelles	6,5	2,6	0,9	0,5	1,9
Indice global de harcèlement sexuel	21,9	9,9	5,9	3,9	8,3

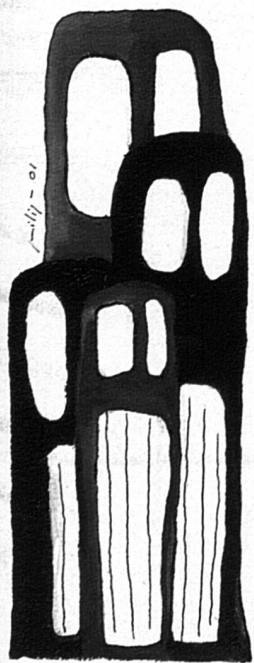
n = nombre de femmes sur un total de 6970 interviewées.

Micro-trottoir :
craintes et stratégies individuelles

Une ville, la nuit... Ça fait peur

La peur qu'ont les femmes de se déplacer seules, le soir ou la nuit, est-elle fondée ou se nourrit-elle de l'imaginaire des mythes collectifs ? Six citadines romandes âgées entre 20 et 35 ans témoignent. Le récit de ces femmes montre le caractère fondé de cette peur par le simple fait que la plupart d'entre elles ont déjà été victimes d'agressions dans l'espace public. A la question «Avez-vous l'impression de prendre certains risques en vous déplaçant seule le soir ou la nuit en ville ?» elles répondent toutes par l'affirmative. Mais elles disent aussi avoir développé des réflexes et diverses façons d'éviter les incidents malvenus. Il s'agit de mini-stratégies individuelles qui, de par leur caractère non collectif, n'ont pas la force d'une protestation massive et manifeste, ni le pouvoir d'amorcer un changement global. ... «On continue à nous rappeler qu'au quotidien, nous sommes femmes et plus faibles.»

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTA ROCA



EMILIA KARAMATA

«Récemment, un mec m'a mis la main aux fesses lorsque je marchais, depuis j'ai peur chaque fois que je passe à cet endroit. Je traverse tous les jours la gare et presque tous les jours on me pzzipzichonne... On est confrontée à cette réalité ; ce n'est pas un truc dans l'imaginaire.»

«La journée je me sens totalement libre. En revanche, dès que le soleil tombe, je ne me déplace plus n'importe comment. Ça craint un peu. La nuit j'ai l'impression qu'il y a du danger.»

«Ce que je crains le plus, car une fois on m'a suivie, c'est lorsque j'arrive dans mon immeuble, car il n'y a pas de code, l'entrée n'est pas verrouillée. Si je vois des gars proches de l'immeuble, je ne rentre pas tout de suite.»

«La nuit, j'ai peur des mecs qui s'arrêtent en voiture... J'ai peur qu'ils me fassent monter de force, j'ai peur des endroits mal éclairés... La nuit, je ne traverse pas les parcs.»

«En principe j'essaie de contrôler ma peur... Mais j'évite des endroits comme les parcs et les stationnements, qui, pourtant, se trouvent sur mon chemin. Je me pose la question : est-ce que c'est dangereux ? Je ne passe pas dans des endroits glauques et me sens en totale sécurité, mais je suis consciente du danger.»

«L'autre jour, j'entendais une fille qui ne voulait pas accepter un boulot parce qu'elle aurait dû parcourir un chemin dans le noir pour aller travailler. La peur c'est aussi le rapport qu'on a avec la ville. Le danger existe, mais le comportement de la personne est déterminant : si tu te balades en regardant à gauche et à droite (comme une touriste), tu montres un point faible.»

Face au danger, chacune de ces femmes a développé des stratégies qui prouvent que les femmes en ville sont vulnérables et à la fois, qu'elles opposent une résistance à cette vulnérabilité. Parfois, cette résistance ne vainc pas l'auto-limitation qui empêche d'aller où on veut quand on veut, parfois elle permet une meilleure affirmation et estime de soi.

«C'est à cause de ce que je vis que je développe toute une série de stratégies... Mon rapport avec la ville n'est pas naïf... Je fais attention aux heures auxquelles je rentre. Je suis consciente de mon entourage. Je me déplace tout le temps à pied. Je me sens plus libre à pied. Ce qui me rend plus sûre, c'est ma connaissance de la ville.»

«Je suis tout le temps à moto ; avec le casque et je me sens sûre. A pied, on se sent plus vulnérable. La nuit, j'évite de traverser les parcs.»

«Comme remède, j'utilise le vélo : on se déplace vraiment vite, au milieu de la rue et on peut aller jusqu'au lieu de destination. Lorsque je rentre dans l'allée de mon immeuble, je regarde tout de suite derrière moi, j'ai toujours mes clés prêtes.»

«Mes stratégies consistent à éviter de passer dans certains lieux et à contrôler ma peur ; plus on y pense, plus on a peur.»

«J'ai l'impression que j'ai développé des stratégies pour éviter des situations dangereuses. Regarder toujours... La conscience de ce qui se passe derrière, je contrôle ce que j'ai derrière moi... Je me mets où c'est illuminé, au milieu de la route... C'est comme si j'avais des antennes. J'essaie de ne pas montrer que j'ai peur. Il y a des lieux que j'évite... comme par exemple, la Plaine de Plainpalais à deux heures du matin.»

«J'ai un spray de poivre qui brûle les yeux et un porte-clefs qui peut émettre un bruit assez puissant pour faire peur, éventuellement. Avant d'en arriver là, si je me sens suivie, je change de trottoir, je marche plus vite pour avoir l'air sûre de moi. Je me sens en sécurité avec les couples ; s'il y en a un à l'horizon, je me tiens proche d'eux.»

« La peur limite les femmes dans la ville »

L'avis d'une animatrice d'autodéfense

Carmen Grela, animatrice de cours d'autodéfense Fem-do-chi, nous parle de l'inconscient collectif qui limite le domaine public aux femmes. Selon elle, la peur qu'ont beaucoup de femmes la nuit renforce cette idée. Alors que le risque de violences est beaucoup moins grand dans la rue que dans la famille.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE BACHMANN

Laurence Bachmann : Est-ce que les femmes ont le même accès à la ville que les hommes ?

Carmen Grela : C'est clair que non, et cela depuis très longtemps. Il persiste un inconscient collectif qui véhicule l'idée que l'espace public appartient aux hommes et qu'il ne relève pas du domaine des femmes, celles-ci n'y étant pas les bienvenues. Il y a un ensemble d'idées reçues autour des dangers qui tentent de justifier pourquoi les femmes n'ont pas intérêt à aller dans le domaine public. Autrement dit, on accepte et tolère que l'espace public, à partir d'une certaine heure, ne soit plus du domaine féminin. Et que si les femmes s'y aventurent, c'est leur responsabilité. Lorsqu'une femme a été agressée dans la rue la nuit, on entend encore très fréquemment des commentaires du genre «évidemment, si tu te promènes à tel endroit à telle heure, ce n'est pas étonnant que tu aies vécu des violences !».

LB : Comment cette peur se reproduit-elle ?

CG : Par les commentaires de l'entourage qui lui demande ce qu'elle faisait à un endroit à une certaine heure. Mais aussi par l'éducation. Si une femme entend systématiquement depuis son enfance qu'il faut être prudente tard le soir parce qu'il y a un danger, elle sera persuadée que si elle ne veut pas être agressée, il ne faut pas qu'elle prenne de «risques».

LB : Est-ce que les femmes se limitent elles-mêmes dans la ville ?

CG : Oui, par la peur. Dans mes cours d'autodéfense, chaque fois qu'on aborde la question de la peur, le domaine public est systématiquement évoqué. Leurs plus grandes angoisses sont liées à une éventuelle agression dans la rue. Il y a un pourcentage de femmes qui vont véritablement limiter leur liberté individuelle au quotidien parce qu'elles ont peur et qu'elles «ne veulent pas prendre de risques», pour reprendre leurs termes. Combien de femmes me disent : «Moi, à partir de telle heure, les parkings, c'est exclu ! »

Des questions telles que «Est-ce que oui ou non je sors après telle heure ?»; «Et si je sors, je sors seule ou accompagnée ?» et «Est-ce que tel ou tel lieu est dangereux ?» sont des questions que toutes les femmes se posent à un moment donné de leur vie. Aujourd'hui encore, les femmes (les adolescentes peut-être un peu moins) entretiennent cet imaginaire que le danger se situe dans l'espace public.

LB : Cette peur est-elle justifiée ?

CG : La violence urbaine existe. Il ne faut pas la nier. Et certaines femmes qui ont peur ont réellement vécu des agressions dans la rue. Mais il y a un paradoxe: statistiquement, les femmes ont bien plus de risques d'être agressées ou de vivre des violences sexuelles avec des gens qu'elles connaissent, dans le cadre du travail, à la maison, dans leur couple, leur vie familiale, actuelle ou pendant l'enfance. Le danger est bien moins grand à l'extérieur, dans le domaine public. Il y a une grande disproportion entre la peur qu'ont les femmes dans la rue et le danger réel qu'elles encourent. Dans les stages d'autodéfense, les femmes vont parler de leur peur dans la ville, alors que très peu d'entre elles en ont subies et que beaucoup d'entre elles ont vécu des agressions dans le cadre de la famille, du travail ou de l'école. Je crois que la peur des femmes de la ville la nuit n'est pas forcément liée à des agressions réelles qu'elles subissent dans la rue. Cette angoisse est plutôt liée à un inconscient collectif.

LB : Qu'est-ce que vous travaillez dans le cours d'autodéfense ?

CG : J'essaie de dédramatiser l'espace public. Il est important de relever que la rue est dangereuse, mais qu'elle est beaucoup moins dangereuse que ce que les femmes vivent au quotidien. Je ne dis pas aux femmes qu'il ne faut pas avoir peur. Mais plutôt qu'il faut analyser la peur du domaine public avec la peur du privé. J'essaie de mettre le doigt sur tout ce qu'elles vivent en dehors de la rue, pour qu'elles se rendent compte qu'elles vivent ou ont déjà vécu beaucoup de violences, dans le domaine quotidien, que ce soit au travail, dans le couple, dans la famille. Il s'agit de remettre à sa juste place les dangers encourus, de déplacer les angoisses liées à la ville la nuit et de leur redonner un sen-

timent qu'elles peuvent avoir accès aux lieux publics. Plutôt que de se préparer à une agression d'un inconnu dans la rue, le cours d'autodéfense insiste sur l'importance de se construire et de se préparer déjà dans sa vie quotidienne. Comment faire face au harcèlement sexuel, au mobbing, ou - ce qui est très fréquent avec les adolescentes - au grand frère violent ? C'est de cette manière qu'on va apprendre à se construire, à réagir autrement aux violences sans attendre qu'elles se produisent dans la rue.

LB : Est-ce que les femmes qui suivent vos cours ont des réticences à se réapproprier cet espace public ?

CG : Les techniques d'autodéfense ne sont pas difficiles à apprendre. En revanche, il est plus difficile de gérer sa peur et d'avoir confiance en ses capacités d'autodéfense. Certaines femmes ne se sentent pas en mesure de faire certaines choses pour se défendre alors qu'elles affirment qu'elles feraient tout pour sauver leur enfant. Ici, la question de l'estime de soi est fondamentale. D'autant que si une femme a déjà vécu des violences, la confiance en soi et l'estime de soi sont souvent dramatiquement mis à l'épreuve. Se reconstruire représente un travail de longue haleine qui s'effectue sur le long terme.

LB : Est-ce que les femmes sont prêtes à être violentes pour se défendre ?

CG : Il est vrai que l'éducation des femmes ne les aide pas à être agressives. L'agressivité a deux facettes. D'une part, il y a l'agressivité qui consiste à écraser l'autre pour obtenir ce qu'on veut. D'autre part, il y a l'agressivité pour réussir à mettre des limites et ne pas se faire écraser. Et c'est ce que nous travaillons avec l'autodéfense. Et cela ne se fait pas avec un beau sourire. Malheureusement, socialement parlant, l'agressivité chez une femme est très mal vue. La capacité d'une femme à mettre des limites et à se faire respecter est dépréciée, sous prétexte que ce n'est pas « féminin ». Certaines femmes me disent qu'elles essaient de s'affirmer mais qu'elles en prennent plein la figure. Elles se demandent ce qui est mieux pour elles ; elles pèsent le pour et le contre. Il y a là, socialement, un très grand problème. »

Cours d'autodéfense en Suisse romande :

Genève :

Fem do chi autodéfense pour femmes
Cours pour filles, adolescentes et adultes
(avec Carmen Grela)
022/344 42 42

Lausanne :

Fem do chi, autodéfense pour femmes
Centre de prévention de la santé
021/644 04 24

Yverdon :

Fem do chi, autodéfense pour femmes
Centre de prévention de la santé
024/ 21 17 21

Neuchâtel :

Fight Back
032/753 23 32
Kid Power
032 / 753 23 32



DR

Manif nocturne

21 septembre : la nuit, la rue, sans peur

Qu'y a-t-il de spécial le 21 septembre? L'équinoxe ; l'égalité entre le jour et la nuit. Depuis 1978, il y a aussi la marche «La rue, la nuit, femmes sans peur». Cette manifestation nocturne a pris naissance lorsque les Étatsuniennes manifestaient contre la pornographie dans les rues de San Francisco. En 1981, à l'initiative du Regroupement québécois des centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) et des associations canadiennes et étatsuniennes contre le viol, le troisième vendredi de septembre devient officiellement la journée où les femmes de tout le continent manifestent contre les violences sexuelles faites aux femmes. C'est en 1985 que «La rue, la nuit, femmes sans peur» devient la Journée d'action contre les violences faites aux femmes. Cette journée se veut un moment privilégié pour susciter la réflexion, face à la violence que trop souvent nous tolérons autour de nous.

Le principe de la manifestation «La rue, la nuit, femmes sans peur» consiste en une marche de femmes dans la ville, la nuit. Elle est non mixte, l'objectif étant de permettre aux femmes d'occuper la rue, la nuit, sans gardes du corps, face aux potentiels agresseurs. En revanche, les hommes solidaires de la cause sont bienvenus pour participer au soutien technique et à la diffusion des informations. Cette marche a aussi ceci de particulier qu'elle est bruyante : les marcheuses sont invitées à amener casseroles, sifflets et autres instruments permettant de se faire entendre. Le message de cette manifestation symbolique est que les femmes doivent pouvoir se sentir en sécurité le soir en ville, parce que la rue leur appartient également. Des associations féministes québécoises comme les CALACS estiment que dans plusieurs villes de la province, la situation s'est nettement améliorée depuis que les féministes, largement soutenues par la population, revendiquent un environnement nocturne plus sécuritaire. Il y a de moins en moins de lieux mal éclairés. Non seulement pour le bénéfice des femmes, mais dans l'intérêt général, parce que personne n'est à l'abri d'un vol ou d'une agression. »

Chanter contre le silence

Les Amères Noëlle est un groupe de femmes qui s'est formé lors de la préparation de l'opposition au Sommet des Amériques d'avril au sein d'Opération Québec printemps 2001. Leur base d'adhésion est centrée sur trois positions principales : l'opposition à la mondialisation des marchés (qui se fait sur le dos des femmes), l'antipatriarcat et l'anticapitalisme. La mise sur pied de la chorale des Amères Noëlle est la plus connue de leurs réalisations. Les Amères Noëlle est un groupe à géométrie variable qui lance des appels, crée des événements et donne des rendez-vous, mais qui se réunit très peu. La bureaucratie est réduite au minimum. Les chansons sont créées à la suite d'appels lancés en vue de moments précis et le répertoire appartient ensuite à qui veut bien se l'approprier. Voici la chanson créée pour le 21 septembre.

La rue, la nuit, femmes sans peur !
Halte au viol ! Halte à la violence !
Faut briser le silence !
Aujourd'hui on avance !
Sans peur, sans honte, marchons d'un pas sûr

Sur la rue, sûres de nous, sans gêne, sans crainte et 100 % présentes !
Si la rue est un danger
C't'un problème de société
Justice, équité, liberté
C'est c'qui va nous éclairer.

Droit d'exister,
De marcher sans s'inquiéter
On veut pas rester chez nous
Refusons d'être à genoux.

La peur paralyse, l'action délivre !
Brisons le silence, dénonçons la violence !
Les femmes dans la rue, ce n'est qu'un début !
Face à toute violence, solidarité !

Les ruelles, la noirceur, les femmes c'est fini d'avoir peur !
Les parkings, les ascenseurs, les femmes c'est fini d'avoir peur !
Dans les parcs on veut passer, les femmes c'est fini d'avoir peur !
Dans les rues on veut marcher, les femmes c'est fini d'avoir peur !
Dans la nuit on veut fêter, les femmes c'est fini d'avoir peur !
Equinoxe, égalité jour et nuit

Artistes dans la ville

Jenny Holzer: l'art dans la rue comme flambeau féministe

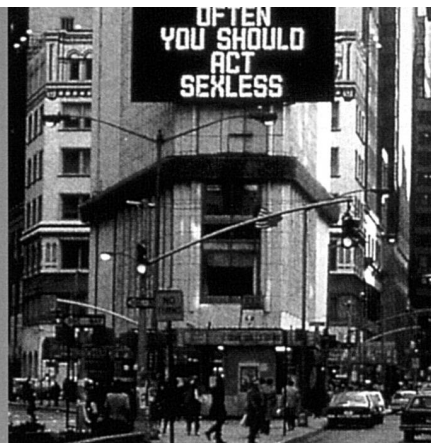
En tapissant l'espace public de leurs créations, des artistes féministes se réapproprient ce territoire longtemps interdit en partageant une réflexion avec les citoyen·ne·s. L'Étatsunienne Jenny Holzer qui expose en ce moment ses slogans féministes sur les monuments parisiens fait partie de ce courant qui met l'art au service de l'émancipation.

NOËLLE CORBOZ

Jenny Holzer est une artiste étatsunienne née en 1950. De la même génération que Cindy Sherman, Louise Lawler et Barbara Kruger, ces femmes portent un regard critique sur la société de consommation. Par qui est-elle créée et quelles en sont les proies ? Influencées par les écrits des années septante de Linda Nochlin et Lucy Lippard qui fustigent la vision patriarcale de l'histoire de l'art, ces artistes bousculent les stéréotypes. Sherman parodie les mannequins de magazines en se mettant en scène, Lawler étudie comment l'art acquiert sa valeur par le biais du système d'exposition, Kruger par l'intermédiaire du graphisme et des affiches, expose les idées reçues : « It is a small world but not if you have to clean it » (Le monde est petit sauf quand il faut le nettoyer). C'est dans cette perspective de truismes et de sens commun que se dirige le travail de Holzer.

Ses premières œuvres ont été exposées anonymement dans les rues de Manhattan. Ces « truismes » (1977-1979), messages brefs et percutants, mais à la signification ambiguë (Protect me from what I want ; Protège-moi de ce que je veux), étaient glissés dans les boîtes aux lettres, collés dans les cabines téléphoniques ou imprimés sur des T-shirts. Au cours des années quatre-vingts, ces aphorismes ont illuminé les espaces publics tels que Time Square, Piccadilly Circus et habillé les plus grands musées (le Guggenheim à New York, la Galerie pour l'art contemporain de Leipzig). En 1990, elle est la première femme à représenter le pavillon étatsunien à Venise.

Le caractère provocateur de Holzer réside aussi dans ses sujets, ceux-ci tournent toujours autour « de la mort, du sexe et de la guerre »¹. Son médium favori : le LED (un néon lumineux), lequel exprime, selon l'artiste, au mieux son sujet : « Je suis heureuse quand mon matériau se mêle aux affiches publicitaires ou aux annonces de tel ou tel type. »



Le LED (un néon lumineux), médium préféré de Jenny Holzer, permet de diffuser des messages dans l'espace public, au milieu de la publicité.

C'est dans l'espace public que son œuvre a le plus d'impact. Ainsi, cet automne, ses slogans sont lisibles sur les monuments de Paris. Cet accès instantané, cette compréhension immédiate force la personne qui passe à se positionner ou, tout au moins, à s'interroger sur la place de l'art et de la sienne (!) dans la rue.

Depuis 1995, Holzer investit Internet, ce nouvel espace public. Son travail intitulé Please Change Belief (s'il vous plaît, changez de convictions), invite l'internaute à inventer de nouveaux truismes. Jusqu'à présent, plus de dix mille sont lisibles². La diversité des voix de son œuvre participe de la revendication féministe d'identités multiples. »

¹ Jenny Holzer, Biennale de Venise, 1990.

² <http://adaweb.walkerart.org/project/holzer/cgi/pcb.cgi>

Art and Feminism, ouvrage publié en 2001 chez Phaidon (on se réjouit de le voir traduit), analyse le rapport entre l'art et le féminisme. La production artistique actuelle démontre la diversité et la complexité de l'art pratiqué par les femmes.

